

On dit parfois que l'importance de l'assistance ou encore la configuration des locaux rend impossible la mise en pratique de cet enseignement néotestamentaire. Ceux qui raisonnent ainsi font preuve de bien peu d'imagination et se montrent bien peu disposés à repenser leurs traditions. D'autres Églises ont trouvé d'excellentes solutions à ces problèmes. Il peut s'agir de choisir tel ou tel moment approprié, dans le cadre du culte dominical, pour des contributions plus variées; il peut aussi s'agir de réorganiser les lieux, de sorte que ceux qui apportent leur contribution puissent être plus facilement vus et entendus.

Bien entendu, il est tout aussi possible de perdre de vue la dimension verticale du rassemblement, qui se réduit alors à une simple rencontre amicale. Pour respecter l'équilibre de l'enseignement de Paul, il nous faut considérer le service mutuel comme le cadre de notre rencontre avec Dieu. L'édification et l'adoration sont les deux faces d'une même pièce.

La cène à Corinthe

Lorsqu'il parle de la cène à Corinthe, Paul n'emploie pas le langage de l'édification. Néanmoins, le thème de l'édification de l'Église y est sans conteste important. On a beaucoup débattu du rapport entre le rassemblement de 1 Corinthiens 11 – « pour le repas » (v. 33, NBS; *eis to phagein*) – et celui de 1 Corinthiens 14 – pour l'exercice des dons et des ministères. Il est vrai que « rien, en 11.17-34, n'évoque autre chose qu'un repas, et rien, au chapitre 14, n'évoque un repas communautaire ou sacramental »⁴³. Mais Paul passe très naturellement du sujet de la prière publique et de la prophétie des femmes (11.2-16) aux abus liés à la cène (11.17-34, « lorsque vous vous réunissez en Église », 11.18, NBS), avant de

43. J.D.G. Dunn, « The Responsible Congregation (1 Cor. 14.26-40) », in P. Benoit *et al.*, sous dir., *Charisma und Agape (1 Kor 12-14)*, Rome, St Paul vor den Mauern, 1983, p. 213. Dunn conteste à juste titre l'idée de Cullmann selon laquelle, dans le Nouveau Testament, la cène était « le fondement et le but de tout culte chrétien ». Cf. O. Cullmann, *La foi et le culte de l'Église primitive*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1963, p. 123.

revenir à l'exercice des dons et des ministères (chap. 12-14; cf. « l'Église entière se rassemble », 14.23, NBS). Par conséquent, il y a tout lieu de penser que, dans ces chapitres, Paul traite de différents aspects des mêmes réunions.

La première mention des repas en commun apparaît dans le contexte d'une exhortation à ne pas prendre part aux fêtes païennes (1 Co 10.14-22). La relation particulière qui unit les chrétiens au Seigneur, et qui s'exprime par un repas pris ensemble en son nom, rend impensable la moindre participation aux fêtes idolâtres des adorateurs du démon. Ceux qui participent à des sacrifices païens sont « en communion avec les démons » (*koinônoi tôn daimoniôn*, 10.20, NBS). Par implication, ceux qui boivent « la coupe du Seigneur » et mangent à « la table du Seigneur » (10.21) s'associent au Christ et expriment par ce repas communautaire leur communion avec lui⁴⁴.

La troisième coupe de la Pâque, pour laquelle on « bénissait » ou « remerciait » Dieu, était appelée « coupe de bénédiction » (1 Co 10.16, NBS)⁴⁵. C'est à propos de cette coupe que Jésus, à la fin du dernier repas pris avec ses disciples, parle de « nouvelle alliance scellée de mon sang » (cf. 11.25). Quand Paul évoque « la coupe de bénédiction sur laquelle nous prononçons la bénédiction » (10.16, NBS), il laisse entendre que les chrétiens de Corinthe citaient cette expression technique du judaïsme lors de leurs repas fraternels, établissant ainsi un lien formel avec le dernier repas de Jésus. Après une prière de reconnaissance pour l'œuvre de Jésus, ils buvaient ensemble, démontrant ainsi leur « participation commune » (ou « communion », *koinonia*) « au sang du Christ » (10.16), c'est-à-

44. Lors du repas du Seigneur, « les participants sont en communion avec Dieu, qui fait figure d'hôte, car la table est la sienne et c'est lui qui offre les bénédictions spirituelles (cf. 1 Co 10.4). Mais cette communion avec Dieu n'est pas identique à la communion au corps et au sang de Jésus; et elle n'est pas effectuée par le fait de manger du pain et de boire du vin, comme si, par ces actes mêmes, nous avions part au Christ ou à Dieu » (I.H. Marshall, *Last Supper and Lord's Supper*, Exeter, Paternoster, 1980, p. 123).

45. J. Jeremias, *La dernière Cène. Les paroles de Jésus*, trad. M. Benzerath et R. Henning, *Lectio divina* 75, Paris, Cerf, 1972, p. 94-96. H.W. Beyer, *TDNT* 2, p. 760, fournit des indications qui montrent que l'expression « la coupe de bénédiction » était plus généralement employée à propos de la dernière coupe de tout repas juif.

dire « aux conséquences bénéfiques de sa Passion »⁴⁶. Ils pensaient donc avoir part aux bénédictions de l'alliance scellée par la mort du Christ; cela ne signifie pas qu'ils considéraient leur table comme l'autel d'un sacrifice, mais qu'ils prenaient ensemble « un repas fraternel où, par la foi et dans la présence de l'Esprit, ils se souvenaient du sacrifice singulier qui avait été offert une fois pour toutes et dont ils réalisaient à nouveau les effets bénéfiques »⁴⁷.

L'expression « le pain que nous rompons » (1 Co 10.16) évoque elle aussi le langage du repas juif (cf. Ac 2.46; 20.7, 11; 27.35). Manger ensemble en rappelant la mort du Christ et ses effets sur la vie de la communauté constituait un moyen d'exprimer une « communion au corps du Christ ». En mangeant de ce « seul pain » (10.17), les croyants s'associaient avec d'autres « à cette communauté qui, par son union avec le Christ, est entrée par anticipation dans l'âge nouveau qui est au-delà de la résurrection »⁴⁸. Une communauté chrétienne n'est pas une association ordinaire; elle n'est pas un club dont les membres se rencontrent parce qu'ils ont des intérêts ou des idéaux communs. Les chrétiens se rassemblent parce qu'ils sont tous au bénéfice de l'œuvre salvatrice du Christ. Si l'exercice des dons et des ministères était effectivement associé à de tels repas en commun, il contribuait à la manifestation de la communauté du Messie.

En 1 Corinthiens 10.16, la mention de la coupe avant le pain est inhabituelle. Paul cherche probablement d'abord à mettre l'accent sur la dimension verticale de la cène (la relation des croyants avec le Seigneur), avant de considérer ses effets sur les relations entre croyants. Il encourage les Corinthiens à reconnaître, en mangeant de ce « seul pain », leur unité de corps du Christ (10.17). L'exhortation prépare au long raisonnement de 11.17-34, qui concerne les divisions qui gâchaient leurs réunions. Ces divisions semblent avoir

46. C.K. Barrett, *First Corinthians*, p. 232. Il suggère que *koinônia* doit être traduit « participation commune ».

47. G.D. Fee, *First Corinthians*, p. 468.

48. C.K. Barrett, *First Corinthians*, p. 233. Peut-être Paul faisait-il référence, sans les confondre, à la fois au corps du Christ crucifié et au corps de son peuple. Cf. J.A.T. Robinson, *The Body: A Study in Pauline Theology*, SBT 5, Londres/Philadelphie, SCM/Westminster, 1952, 1977, p. 478.

eu à la fois une dimension sociale, car les plus aisés mangeaient leurs propres provisions sans partager avec les plus démunis (11.21)⁴⁹, et une dimension spirituelle, car les premiers ne traitaient pas les autres comme des membres du corps du Christ. En humiliant ainsi ceux qui n'avaient rien, ceux qui avaient à manger et à boire en abondance traitaient « avec mépris l'Église de Dieu » (11.22).

Ces comportements faisaient dire à l'apôtre que leurs rassemblements faisaient plus de mal que de bien, et qu'en réalité ce n'était pas « le repas [*deipnon*] du Seigneur [*kuriakon*] » qu'ils prenaient (11.20). Le mot *deipnon* (« repas », « dîner ») était employé dans le monde grec à propos du principal repas de la journée, habituellement pris en début de soirée ou de nuit. L'adjectif *kuriakon* signifiait d'ordinaire « appartenant au Seigneur », mais pourrait vouloir dire ici « en l'honneur du Seigneur »⁵⁰. Tant que l'on se souciait, lors des rassemblements de l'Église, de manger son propre repas (*to idion deipnon*, 11.21), il était impossible de manger un repas en l'honneur du Seigneur Jésus.

Lorsqu'ils se réunissaient « pour le repas » (11.33, NBS), les Corinthiens partageaient un véritable repas; il ne s'agissait pas d'un acte symbolique. Cependant, les expressions techniques utilisées – « la coupe de bénédiction sur laquelle nous prononçons la bénédiction » et « le pain que nous rompons » (10.16, NBS) – ainsi que le rappel de la tradition du dernier repas (11.23-25) montrent que les repas communautaires des Corinthiens avaient un caractère particulier. À la manière juive, les croyants commençaient sans doute leur repas par une prière de reconnaissance en rapport avec la fraction du pain, et terminaient par une autre prière de recon-

49. Cf. B.W. Winter, « The Lord's Supper at Corinth: An Alternative Reconstruction », *RTR* 37, 1978, p. 73-82. Winter soutient que, dans la structure de la société corinthienne, la division se situait moins entre riches et pauvres qu'entre ceux qui vivaient « en sécurité » (ceux dont la sécurité et donc la subsistance étaient assurées par leur appartenance à une maisonnée) et ceux qui vivaient « dans l'insécurité » (car ils n'avaient pas la protection d'un patron). Pour une étude plus complète des divers facteurs sociologiques suggérés, cf. G.D. Fee, *First Corinthians*, p. 533-534, 540-541 (et références citées).

50. Cf. G.D. Fee, *First Corinthians*, p. 539-540. Organiser un *deipnon* en l'honneur d'un dieu était courant dans le monde gréco-romain (cf. J. Behm, *TDNT* 12, p. 34-45).

naissance pour la coupe commune⁵¹. L'enseignement de Jésus et l'exemple du dernier repas auraient dû transformer ces coutumes juives en expressions d'une théologie de la nouvelle alliance. Mais la tradition du dernier repas n'était pas réellement observée (11.23; cf. v. 2), car la vie communautaire des chrétiens de Corinthe ne reflétait en rien sa véritable signification. Rien n'indique qu'ils aient célébré à un autre moment, en plus de leur habituel « dîner en l'honneur du Seigneur », un repas sacramentel.

En 11.26, Paul affirme qu'en mangeant le pain et en buvant de la coupe, les participants proclament la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne. Le sacrifice du Christ permet aux croyants d'avoir part ensemble à la vie de l'âge à venir. En manquant d'égards les uns envers les autres, les Corinthiens niaient le but même de la mort du Christ, à savoir « la création d'un peuple nouveau pour son nom, dans lequel les anciennes distinctions de l'humanité déchue n'existaient plus »⁵². Le paragraphe suivant (11.27-32) met en garde contre les graves conséquences d'une participation au repas « sans discerner le corps » (11.29, NBS), c'est-à-dire sans reconnaître la signification de leur appartenance commune au corps du Christ. Si nécessaire, les Corinthiens devaient manger chez eux; en revanche, à la « table du Seigneur », ils devaient s'accueillir les uns les autres comme des frères et sœurs dans la foi (v. 33-34)⁵³.

Au cours de l'histoire de l'Église, la cène a souvent été considérée comme un moyen d'approfondissement de la communion personnelle des croyants avec Dieu. De toute évidence, elle a pour fonction d'attirer l'attention des participants non seulement sur

51. J. Jeremias, *La dernière Cène*, Paris, Cerf, 1972, p. 51-52, indique que, lors de la Pâque, la bénédiction et la distribution du pain avaient lieu pendant le repas (cf. Mc 14.18-22; Lc 22.17-19), après la liturgie expliquant la signification du rite. À l'encontre de la supposition courante selon laquelle le repas ordinaire des Corinthiens était suivi de la célébration formelle de la cène, cf. G. Theissen, *The Social Setting of Pauline Christianity: Essays on Corinth*, Philadelphie, Fortress, 1982, p. 152-153.

52. G.D. Fee, *First Corinthians*, p. 557. Cf. son étude du sens de ce que Paul veut dire par: « sans discerner ce qu'est le corps » (p. 562-564).

53. Comme souvent dans un contexte d'hospitalité, en 11.33, le verbe *ekdechomai* a son sens premier de « recevoir » (donc « accueillir »). L'expression « attendez-vous les uns les autres » (BS) traduirait plutôt le verbe *apekdechomai*. Cf. G.D. Fee, *First Corinthians*, p. 567-568; B.W. Winter, « The Lord's Supper at Corinth », p. 79-80.

Dieu, mais aussi sur les autres. Nous ne nous rassemblons pas uniquement pour être en communion avec Dieu, mais aussi pour nous mettre au service les uns des autres, par l'expression de notre participation commune au Christ, notre Sauveur et Seigneur. Dans l'optique du Nouveau Testament, il serait artificiel de chercher à distinguer l'« agape » de « l'Eucharistie », ou le « repas fraternel » de la « communion ».

N'oublions pas ce qui a été dit au chapitre cinq à propos des repas fraternels des Actes des Apôtres. Les repas d'Église de Corinthe étaient peut-être plus formels et structurés que les repas quotidiens des Actes, mais Paul désire que ces repas corinthiens soient l'expression du même genre d'attachement réciproque des membres du corps du Christ. Cette signification « horizontale » de la cène est souvent ignorée dans la pratique contemporaine. Il ne serait pas inutile que les Églises revoient la manière dont elles célèbrent la cène, afin d'en redécouvrir cette dimension essentielle. Pour Paul, les croyants qui prennent la cène tout en négligeant d'accueillir leurs frères et sœurs et de se soucier d'eux ne peuvent certainement pas adorer ni servir Dieu de façon acceptable!

Conclusion: l'adoration dans l'Église et dans le monde

En appliquant le vocabulaire de l'adoration (transformé) à l'œuvre de Christ, à la prédication de l'Évangile et à la nouvelle orientation de vie des croyants, Paul témoigne d'une nouvelle conception de l'adoration.

Le Nouveau Testament ne reconnaît ni personnes saintes, chargées de servir Dieu à la place du peuple de Dieu, ni lieux, ni temps sacrés, ni gestes sacrés, qui distingueraient le culte du reste de la vie quotidienne. Tous les membres de l'Église ont accès à Dieu (Rm 5.2) et tous ont part au Saint-Esprit; la vie tout entière est au service de Dieu; aucun domaine n'est « profane »⁵⁴.

54. H. Ridderbos, *Paul*, p. 481.

Paul applique cet usage révolutionnaire du langage de l'adoration à l'orientation fondamentale de la vie du croyant, qui est centrée sur le Christ et au service de l'Évangile. Mais cette approche est voilée par la définition habituelle plus restreinte du mot « adoration » (ce que les croyants font à l'église). En outre, en affirmant que nous nous rendons à l'Église « pour adorer Dieu », nous mettons de côté ce que dit le Nouveau Testament du but des rassemblements chrétiens. Si les chrétiens sont appelés à adorer Dieu dans tous les domaines de leur vie, ce ne peut être l'adoration en tant que telle qui les attire à l'église. L'idée de « culte communautaire » convient probablement mieux à l'enjeu, mais Paul insiste sur la participation à l'édification de l'Église⁵⁵.

Il ne faudrait pas en déduire que le culte public constitue le seul domaine de la vie chrétienne où nous n'adorons pas Dieu! En fait, d'après les textes considérés jusqu'ici, l'exercice des dons, quel que soit le contexte, peut être considéré comme une expression d'adoration, dans la mesure où les ministères sont authentiquement exercés pour le bien d'autrui et pour la gloire de Dieu⁵⁶. Par les ministères, les croyants répondent à la grâce de Dieu; ils ne peuvent en aucun cas chercher ainsi sa faveur. Servir autrui fait partie du service de Dieu, de notre consécration au Seigneur. De plus, l'édification n'est autre que l'œuvre de Dieu au sein de l'Église.

Au cœur des rassemblements chrétiens devrait figurer ce désir: proclamer et mettre en pratique les vérités de l'Évangile, rappeler la priorité de la grâce de Dieu, encourager et fortifier la foi, et permettre à cette foi de s'exprimer, dans l'assemblée comme dans la vie quotidienne. De toute évidence, la prière et la louange, lorsqu'elles constituent des réponses de foi à l'Évangile, sont des expressions d'adoration. Cependant, même la prière et la louange

55. R.J. Banks, *Paul's Idea of Community*, p. 51-60, exagère en affirmant que ce qui « distingue leur rassemblement de tout ce qu'ils font par ailleurs » n'est pas l'adoration en tant que telle, mais l'édification. C'est oublier que l'édification se produit aussi en dehors des rassemblements et que, d'une certaine manière, le but du rassemblement est aussi l'adoration.

56. I.H. Marshall, « How far did the early Christians worship God? », *Churchman* 99, 1985, p. 226-229, n'en tient pas assez compte lorsqu'il limite l'adoration à une réponse donnée à Dieu, dans son souci d'éviter de laisser penser que Dieu pourrait recevoir quelque bénéfice de ce qui se fait dans l'Église.

doivent s'exprimer dans l'Église de manière à édifier la communauté. En présence d'autres croyants, elles ne peuvent constituer des activités purement privées, et orientées vers Dieu seul.

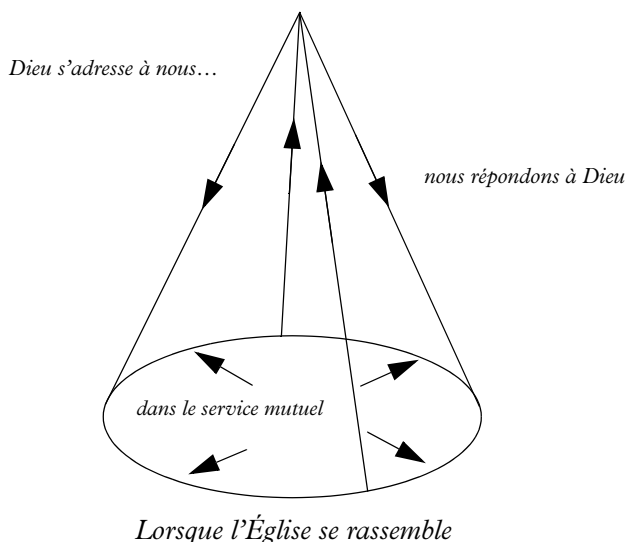
Il vaut mieux concevoir l'adoration communautaire comme l'un des aspects de la consécration totale du croyant à Dieu, qui, elle, est la véritable adoration de la nouvelle alliance. Dans la mesure où nous nous rassemblons pour rencontrer le Christ par l'intermédiaire des autres chrétiens, ainsi que pour donner et recevoir les fruits des divers ministères, nous nous rassemblons pour adorer Dieu et pour entrer en relation avec lui. « La "liturgie" doit certes être considérée comme une adoration spirituelle, englobant toute la vie du croyant (Rm 12.1-2); mais la présence du Christ dans l'Église et la communion qui l'unit aux croyants ont pour point central et accomplissement spécifique l'unité de la communauté rassemblée⁵⁷. »

Les rassemblements d'Église ne devraient pas être considérés comme le simple moyen d'atteindre un objectif – c'est-à-dire comme une préparation à l'adoration et au témoignage quotidien. Ils sont « au cœur de cette adoration beaucoup plus vaste qu'est l'obéissance permanente du chrétien dans tous les domaines de la vie »⁵⁸. L'Église figure au cœur du plan divin pour le salut de l'univers (cf. Ep 3.10-11); elle constitue l'anticipation terrestre et temporelle de la communion de la nouvelle création, où Dieu sera servi sans compromis ni entrave (Ap 7.15; 22.3). L'exercice du ministère dans l'amour, au sein du peuple de Dieu, est un signe de la puissance transformatrice de l'Esprit, déjà à l'œuvre dans la vie de ceux qui croient. Exercé pour l'édification du corps du Christ, le ministère chrétien contribue de manière significative à l'adoration et à la proclamation de la gloire de Dieu.

57. H. Ridderbos, *Paul*, p. 486.

58. C.E.B. Cranfield, *Romans II*, p. 602. Contre Käsemann, il insiste sur la notion d'« adoration cultuelle chrétienne », mais n'explique ni ne justifie cette expression. Compte tenu de la transformation radicale que Paul fait subir aux concepts culturels traditionnels, il faut démontrer, et non se contenter de supposer, qu'il est valable ou utile de qualifier de « cultuelles » les activités des rassemblements chrétiens.

Pour les chrétiens qui ont l'habitude d'évaluer les rassemblements de l'Église à la lumière de leur effet sur la croissance spirituelle personnelle des membres, il est nécessaire de redécouvrir l'approche de Paul. Néanmoins, même si le rassemblement a pour but l'édification de l'Église, il doit aussi permettre aux membres du peuple de Dieu de renouveler leur relation avec le Seigneur, et de s'offrir à lui comme il le demande et le rend possible par le Saint-Esprit. Il est donc inutile de séparer artificiellement les dimensions « verticale » et « horizontale » du rassemblement communautaire, comme si telle partie de la rencontre constituait « le temps d'adoration » (p. ex. la prière et la louange), et telle autre partie « le temps d'édification » (p. ex. la prédication). L'enseignement de Paul nous encourage au contraire à considérer chacun de ces éléments des deux points de vue.



Dans le Nouveau Testament, le ministère de prière et de louange – qui est dirigé vers Dieu – est étroitement lié à la notion d'édification (cf. Col 3.16; Ep 5.19). Même « les psaumes, les hymnes et les cantiques inspirés par l'Esprit », expressions de foi et